

Le springbok et la mouette : rugby, race et construction nationale en Afrique du Sud

Bernard Cros

« L'Afrique du Sud est le seul pays où, quand un ailier se blesse, il faut remplacer le pilier. Mais je l'accepte parce que c'est mon pays. »¹

Jake White, entraîneur des Springboks, peu avant la finale victorieuse de la Coupe du monde 2007.

Soumis à l'idéologie de la « construction nationale » et de la « transformation » affirmée par l'ANC pour tous les citoyens et les institutions du pays, le rugby constitue, pour plusieurs raisons, un enjeu culturel, politique et symbolique important de l'Afrique du Sud contemporaine. Il est tout d'abord une activité identifiée de manière quasi ontologique à la communauté afrikaner, contribuant fortement au XX^e siècle à la définition politique et socioculturelle de celle-ci, au même titre que l'Église réformée, l'afrikaans et le Parti national. Le rugby, utilisé sciemment pour affirmer la supériorité blanche, était le « sport d'élection d'un peuple élu »², et l'équipe nationale triomphante, les *Springboks*, est devenue le symbole le plus éclatant du *baaskap*³ afrikaner sur le pays. Pour les populations opprimées, c'est surtout l'un des emblèmes de la ségrégation les plus honnis, et chaque succès des *Springboks*

¹ *The West Australian*, 17 octobre 2007.

<http://www.thewest.com.au/default.aspx?MenuID=13&ContentID=43766>

² Robert Archer et Antoine Bouillon, *The South African Game: Sport and Racism*. Londres, Zed Press, 1982, p.58.

³ Substantif afrikaans signifiant « domination » et désignant le contrôle absolu de l'Afrique du Sud par les Blancs.

incarnait un peu plus l'ignominie de l'apartheid. Ce sport demeure aujourd'hui l'un des derniers motifs de fierté de la communauté afrikaner, ce qui explique en partie pourquoi l'entreprise d'imposition des valeurs et des pratiques de la « Nouvelle Afrique du Sud » y est particulièrement sensible.

En Afrique du Sud, la plupart des sports sont marqués au sceau de la « race », au point que l'association entre une communauté et sa discipline favorite relève de la tautologie. En 2004, 94% des Noirs plaçaient le football en première position de leurs sports préférés, tandis que le rugby arrivait en tête pour 84% des Blancs, et le cricket pour 77% des Indiens et 60% des Métis⁴. Le rugby est non seulement largement ignoré, mais franchement rejeté par les Noirs, sauf dans l'ancienne province du Cap, où beaucoup de Métis et de Xhosas y jouent depuis longtemps. Le sport étant un domaine éminemment sensible et populaire, il était logique que le politique tente d'influencer la définition, tant symbolique que concrète, de la nation par ce biais. Mais pourquoi le rugby a-t-il été considéré par les élites politiques comme un lieu fondamental d'application de la transformation, qui consistait à offrir aux « communautés historiquement désavantagées » la possibilité de rattraper leur retard de développement ? Pourquoi continue-t-il à interroger si profondément la définition de la nation ? La faible popularité du rugby hormis chez les Blancs pourrait démontrer en creux que c'est avant tout pour « punir » les Afrikaners que le rugby a été ainsi « visé » ; il est évident que faire plier l'un des derniers bastions blancs pouvait être vécu comme une victoire symbolique. Néanmoins, il ne faut pas sous-estimer la simple force du message de la « construction nationale » que la fédération sud-africaine de rugby, la Sarfu, intègre à partir de 1999 : « Le rugby ne peut rester à l'écart du processus de transformation »⁵. Il doit contribuer à l'apparition de la « nouvelle citoyenneté ».

⁴ Ipsos Markinor.

<http://www.bizcommunity.com/PressOffice/PressRelease.aspx?i=170&ai=5077>

⁵ Rian Eberholzer, directeur exécutif de la Sarfu. Cité par Barry Glasspool, « SA rugby bosses lay down the law », 29 juin 1999.

http://www.iol.co.za/index.php?set_id=6&click_id=4&art_id=ct19990629222017753R230557.

De la « construction nationale » au *laager*⁶ rugbystique

L'évolution récente du rugby sud-africain se divise en trois phases :

- 1) 1988-1995 : unification et entrée dans la Nouvelle Afrique du Sud ;
- 2) 1995-1999 : régression et raidissement de l'*establishment* blanc ;
- 3) à partir de 1999 : imposition chaotique des principes de la « transformation ».

Après de difficiles négociations entre les institutions établies blanches et le mouvement sportif non racial, le rugby fut réuni par la fusion du *SA Rugby Board* (Sarb) blanc et de la *SA Rugby Union* (Saru) noire au sein de la *South African Rugby Football Union* (Sarfu) à la fin de l'année 1991. Les différentes facettes du rugby post-apartheid⁷ se révélèrent rapidement : réformes structurelles permettant aux populations défavorisées de faire du sport, choix de symboles inclusifs auxquels tous pourraient s'identifier, enfin « question raciale », notamment celle de la représentation dans les équipes de haut niveau⁸. La plus symbolique fut sans doute cette dernière, car si la transformation ne pouvait se donner à voir, les efforts entrepris pour créer une société véritablement multiraciale étaient niés. La transformation n'avait pas besoin d'autre justification qu'elle-même puisqu'elle procédait d'un impératif moral absolu — réparer les injustices — mais il fallait autre chose pour convaincre les éléments influents du

⁶ Nom donné au cercle défensif formé par les colons boers au XIX^e siècle pendant le Grand Trek pour se protéger des attaques des indigènes. Par extension, il est devenu synonyme de l'esprit obsidional (*laager spirit*) et du repli sur soi des Afrikaners, se barricadant dans leur camp retranché pour se protéger.

⁷ Douglas Booth, *The Race Game: Sport and Politics in South Africa*, Londres et Portland, Frank Cass, 1998, p.156-160.

⁸ Par « équipes de haut niveau » ou « d'élite », on entendra les équipes nationales, les équipes sud-africaines du Super 12, devenu Super 14 en 2006, qui affrontent des franchises australiennes et néo-zélandaises, et les quatorze sélections provinciales participant à la *Currie Cup*, compétition phare du calendrier domestique, et à la *Vodacom Cup* qui y prépare.

milieu rugbystique, qui demeuraient largement blancs et conservateurs.

Cette période de transition compliquée mais constructive se conclut par la victoire des *Springboks* lors de la Coupe du monde 1995 qui sembla apporter la pierre ovale du rugby à la construction de l'édifice national. Vingt-neuf des trente joueurs sélectionnés étaient blancs, mais le temps n'était pas tant au rugby qu'à la réconciliation. Sitôt disparues les belles images de la « Nation Arc-en-ciel » triomphante, Noirs et Blancs chantant et dansant ensemble dans les rues, la *realpolitik* du rugby reprit ses droits. Le président de la fédération, Louis Luyt, riche homme d'affaires afrikaner, ancien membre du Parti national, s'opposa avec ses alliés à la logique de la transformation. Dirigeants et pratiquants blancs, légitimés par la victoire en Coupe du monde, n'avaient pas abandonné leur fief et se barricadaient à nouveau solidement dans leur *laager* sportif. Leur discours paranoïaque partait d'une soi-disant volonté de revanche d'extrémistes noirs qui voulaient en faire les boucs émissaires de tous les maux du pays, volonté attisée par l'insolente réussite des rugbymen, seuls sportifs sud-africains à être constamment au sommet de leur discipline, qui continuaient de symboliser l'arrogante réussite des Afrikaners. Bref, en s'attaquant à « leur » rugby, on voulait détruire l'âme des Afrikaners.

Du fait de son passé et de son passif, le rugby tend à attirer le feu des projecteurs, et donc à paraître comparativement plus touché que d'autres domaines, perception confirmée par de nombreux symptômes. Selon un sondage de 2003, 54% des Sud-Africains considéraient le rugby comme un sport « raciste » (17%) ou « très raciste » (37%)⁹. Au-delà du retour des drapeaux quadricolores de l'ancien régime dans les tribunes vers 1996, brandis par une frange de spectateurs nostalgiques, ce qui frappe, c'est la résistance au « miracle sud-africain » par un verrouillage institutionnel et économique renforcé, et surtout par le maintien de mentalités et de pratiques racistes avérées, intégrées, tolérées même comme sans importance voire normales. Les premiers temps de l'unification fédérale avaient été tendus en raison de la condescendance des Blancs du Sarb à l'égard de leurs homologues

⁹ « Rugby is racist says SA poll », 18 décembre 2003.

http://www.kickitout.org/news.php/news_id/1531.

noirs de la Saru qu'ils considéraient comme étrangers à leur sport¹⁰. Uli Schmidt, ancien talonneur international, affirmait en 1994 : « Je ne crois pas que nos Noirs soient faits pour jouer au rugby. Ce n'est pas leur culture. Ils feraient mieux de jouer au foot¹¹. » Cette remarque illustre l'impossibilité ontologique de jouer au rugby pour les Noirs, revers d'un sentiment d'exclusivité soigneusement cultivé. Ce sentiment d'exclusivité avait été soigneusement cultivé pendant près d'un siècle ; le rugby était désormais l'ultime attribut de l'exceptionnalisme des Afrikaners, qui comptaient bien tout faire pour le conserver : « Les Afrikaners avaient troqué l'apartheid pour le rugby et tout indiquait qu'ils y avaient trouvé leur compte¹² ». Le pouvoir fédéral blanc tentait par tous les moyens de prolonger sa domination sur le rugby, mais après plusieurs scandales, Luyt démissionna, faisant place nette pour une refondation de la scène rugbystique conforme aux exigences de la Nouvelle Afrique du Sud.

DU LAAGER RUGBYSTIQUE À LA « TRANSFORMATION »

En 1999, la fédération reprit à son compte le discours de la construction nationale et y intégra l'objectif de « transformation¹³ », affirmant que le rugby, notamment son versant professionnel, fortement médiatisé et brassant de grosses sommes d'argent, devait modifier ses pratiques. De fait, les équipes de l'élite demeuraient obstinément « blanches comme le lys », et malgré la mort de l'apartheid législatif, Noirs et Métis restaient en fait souvent à la porte. Le système devait donc être réformé par une série de mesures volontaristes. Le succès en la matière serait considéré à l'aune de sa visibilité, c'est-à-dire dès que les équipes

¹⁰ David R. Black et John Nauright, *Rugby and the South African Nation*, Manchester UP, Manchester, 1998, p.108.

¹¹ John Carlin, « New South Africa plays in Harmony », *The Independent*, 24 mai 1995. L'expression « nos Noirs » (*our blacks*) connote un paternalisme méprisant, typique des Blancs sous l'apartheid.

¹² Patti Waldmeir, *Anatomy of a Miracle: The End of Apartheid and the Birth of the New South Africa*, New York, Norton, 1997, p.269.

¹³ Voir le résumé de la présentation de *Vision 2003* par la Sarfu au Parlement, 10 octobre 2000. <http://www.pmg.org.za/minutes/20001010-sarfu-presentation>.

accueilleraient suffisamment de Noirs et de Métis, grâce à la discrimination positive qui prit la forme de quotas.

Le débat mit face à face deux camps bien définis : d'un côté, les partisans du laisser-faire arguaient de la nécessité de composer les équipes les plus performantes possibles et de donner la liberté aux entraîneurs de choisir les joueurs qu'ils estimaient les meilleurs en dehors de toute considération politique. Le passage au professionnalisme du rugby à XV en 1995 servit opportunément cet argumentaire, défendu par les tenants de l'ordre ancien, car ce « nouveau rugby » permettait de développer un discours neutre, articulé sur des contraintes financières, entérinant des constats froids et indiscutables, basés sur des bilans chiffrés mettant en balance investissements et chiffre d'affaires, pertes et profits. Le rugby d'élite dépendait désormais d'entités commerciales qui devaient éviter la dispersion de leurs ressources pour rivaliser sur un marché fermé mais hyper compétitif. L'éthique de la performance professionnelle était affichée sans complexe, favorisant la victoire à tout prix au détriment des valeurs, notamment éducatives et sociales, historiquement véhiculées par le rugby amateur, parmi lesquelles, pourtant, auraient pu naturellement se glisser celles de la transformation. Seul le rugby de masse, libéré de tout impératif financier, pouvait accepter de telles contraintes « idéologiques ». Cette logique était évidemment dénuée de tout racisme, puisque seule comptait l'efficacité : le « marché » ne distingue pas les couleurs ; il se trouvait juste que les joueurs de haut niveau étaient presque tous blancs. Ces défenseurs du *statu quo* arguaient aussi que si l'augmentation forcée du nombre de Noirs devait se traduire par une baisse des résultats et de la qualité du jeu, les sponsors auraient tôt fait de se désintéresser du rugby, ce qui entraînerait une crise du secteur. Les tenants de la discrimination positive considéraient, eux, que la société était le produit de siècles de ségrégation et que cela devait cesser, mais les seules règles du marché ne pourraient jamais suffire à modifier la situation. Les principes d'égalité des chances et d'équité seraient faussés si le système restait en l'état, car ce seraient les mêmes qui continueraient à en profiter. Traiter tout le monde également sans le moindre changement reviendrait simplement à prolonger les effets de la discrimination négative en

permettant la reproduction injuste et éternelle de la même élite rugbystique à 90% blanche. Il fallait donc intervenir et imposer des quotas raciaux.

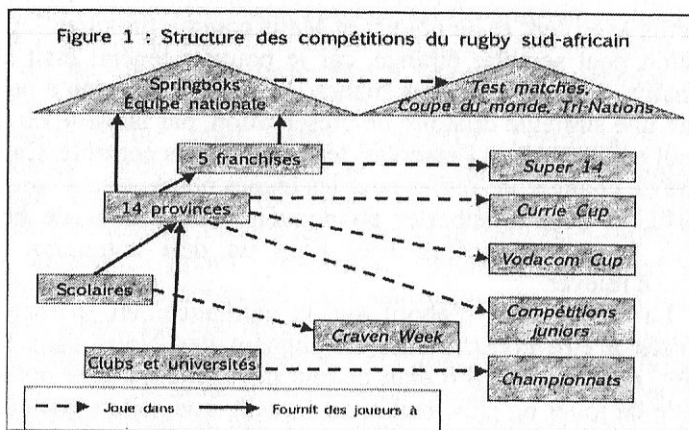
Les quotas

Depuis 1995, toutes les équipes nationales des moins de 17 ans aux moins de 23 ans en passant par les Espoirs (*Emerging Springboks*), à l'exception notable des *Springboks*, ont l'obligation d'aligner des joueurs noirs, sans d'ailleurs que la proportion en soit précisée dans aucun document. En 2005, les moins de 19 ans et les moins de 21 ans disputèrent la finale de leurs championnats du monde respectifs avec sept et huit Noirs et Métis comme titulaires¹⁴. Cette évolution peut sembler étrange, car le pouvoir fédéral était alors aux mains des conservateurs blancs. Elle peut sans doute se lire comme une stratégie dilatoire de préservation, par laquelle on cède peu tout en conservant l'essentiel fermement sous contrôle. Car s'il fut aisé de changer les règles pour les jeunes placés sous l'égide de la Sarfu, et donc d'apporter au pouvoir des preuves de bonne volonté, le rugby professionnel posait un défi autrement plus difficile à relever.

La Sarfu misa d'abord sur la confiance, en invitant les provinces à être constructives en alignant des Noirs dans leurs équipes, considérant qu'il était de leur devoir de montrer qu'il est possible de jouer au plus haut niveau quelle que soit sa couleur de peau. Elle imposa en 1999 un quota guère ambitieux d'un joueur noir minimum par équipe pour la toute nouvelle *Vodacom Cup* (voir figure 1 ci-dessous). Les provinces acceptèrent aussi de donner leur chance à plus de Noirs dans la beaucoup plus prestigieuse et lucrative *Currie Cup* qui devait se dérouler ensuite, les cinq provinces du sud-ouest s'engageant à en aligner à chaque match au moins deux, et les neuf autres au moins un. Or il n'y en avait presque plus dans les équipes en lice lors de la première journée de la *Currie Cup* quelques mois plus tard. La Sarfu exigea des provinces qu'elles mettent leur parole en accord avec leurs

¹⁴ Ashwin Desai et Zain Nabbi, « Truck and trailer: Rugby and transformation in South Africa », in Sakhela Buhlungu, John Daniel, Roger Southall & Jessica Lutchman (dir.), *State of the Nation — South Africa 2007*, Le Cap, HSRC Press, 2008, pp.412-413.

actes, mais malgré plusieurs rappels à l'ordre, rien ne changea. Sous l'impulsion de Silas Nkanunu, premier président noir de la Sarfu, les quotas furent durcis en *Vodacom Cup* : en 2000, cinq équipes de l'ancienne province du Cap furent contraintes d'aligner cinq joueurs noirs, contre trois auparavant, à tout moment sur le terrain, les neuf autres provinces trois, contre deux auparavant, soit cinquante-deux au total¹⁵. En *Currie Cup*, le quota était de trois joueurs noirs minimum pour chaque effectif de vingt-deux joueurs, dont deux en permanence sur le terrain, sous peine d'amendes et de retrait de points au classement.



Les provinces trouvaient ces quotas trop rigides. La géographie du rugby sud-africain fut d'abord convoquée. Le Natal, par exemple, plaida le vide de son réservoir, car les Noirs du KwaZulu jouaient peu au rugby malgré les récents efforts de développement¹⁶. Les provinces du sud devaient donner l'exemple

¹⁵ « Black rugby players to get more chances », 7 décembre 1999, http://www.iol.co.za/index.php?set_id=6&click_id=4&art_id=qw944563140933B216.

¹⁶ Un seul club noir en 1992, six en 1999. Mike Greenaway, « Why Sarfu can set race », 23 juin 1999. http://www.iol.co.za/index.php?set_id=6&click_id=4&art_id=ct19990623140019213R210739.

parce qu'elles abritaient près de la moitié des licenciés du pays¹⁷, mais elles dénoncèrent vite les manœuvres des « nordistes » qui se contentaient de débaucher des joueurs formés chez eux. Ce contournement de la règle équivalait à une concurrence déloyale, car elles investissaient dans la formation de leurs jeunes joueurs sans pouvoir ensuite leur offrir des contrats attractifs pour les retenir chez les seniors. Les riches provinces du nord se donnaient en plus bonne conscience en faisant croire qu'elles jouaient le jeu de la transformation, alors qu'elles s'étaient contentées de piller leurs voisins¹⁸.

Mais les arguments principaux étaient ailleurs : il s'agissait du mérite et de la liberté qui entrent en contradiction fondamentale avec les quotas. Les entraîneurs avaient des matchs à gagner et devaient pouvoir choisir ceux qu'ils estimaient les meilleurs en toute liberté. Mais la liberté est parfois difficile à distinguer de la mauvaise foi ou du racisme. Aucun quota officiel ne fut d'abord imposé aux équipes du Super 12. L'une des justifications était que les règles de cette compétition internationale imposaient à toutes les franchises d'aligner leurs meilleurs joueurs à chaque match, ce qui revenait à dire que faire jouer des Noirs, c'était affaiblir l'équipe et s'exposer à de plus grands risques de défaite. Certes, un quota tacite d'un joueur en permanence sur le terrain et de quatre au minimum dans l'effectif global devait s'appliquer, mais les entraîneurs avaient toujours la ressource « d'oublier » un Noir en invoquant les blessures. Une blessure survenant en cours de match autorisait normalement à déroger à ce qui fut décrit comme un *gentleman's agreement*, mais plusieurs équipes abusèrent de la disposition, notamment les *Cats* de Johannesburg et les *Blue Bulls* du *Northern Transvaal*. La commission de discipline de la Sarfu convoqua les deux fédérations provinciales pour les entendre. Les sanctions encourues étaient de 100 000 rands et cinq points perdus

¹⁷ En 2005-2006, les équipes scolaires du sud et de l'ouest comprenaient 50% de Noirs et Métis et les clubs 60%. Dans le nord, ces chiffres oscillaient entre 10% et 20%. Bronwyn Gerretsen, « Change SA rugby or it will slowly die », 9 novembre 2007, *The Mercury*, p.6.

¹⁸ Gavin Rich, « Smal wants north to develop black talent », 4 mars 2000. http://www.iol.co.za/index.php?set_id=6&click_id=4&art_id=ct20000304192226436B412337.

au classement, mais les provinces ne furent condamnées qu'à des amendes modérées et à un retrait de 4 points avec sursis, sanctions jugées trop légères pour être incitatives auprès de fédérations aussi riches. Maniant la carotte financière autant que le bâton, la Sarfu créa en 2002 un mécanisme de primes, qui accordait aux provinces 10 000 rands par joueur de couleur excédant le quota et 25 000 rands pour l'embauche d'un entraîneur de couleur. Une prime de 1 000 rands était attribuée aux clubs pour chaque Noir ou Métis recruté par l'équipe provinciale. Là encore, ces incitations financières étaient trop faibles pour intéresser les riches clubs blancs qui continuaient d'aligner des équipes à 100% blanches ou presque. Début 2003, le volontarisme commençait pourtant à porter ses fruits. Malgré l'absence de quotas officiels dans le Super 12, les *Cats* de Johannesburg battaient une équipe néo-zélandaise avec huit joueurs noirs, du jamais vu. Le même jour, les *Bulls* alignaient quatre Noirs. Après cinq semaines de compétition, vingt joueurs noirs avaient déjà joué au moins un match contre seulement quatre l'année précédente¹⁹.

Les limites des quotas

Selon un document prospectif de 2000, la Sarfu espérait ne plus avoir à imposer de quotas en 2003²⁰. La question du seuil à partir duquel on considère que la transformation fonctionne revient sans cesse. Les entraîneurs considéraient en effet plutôt les quotas comme des maxima, qu'ils appliquaient dans le simple souci d'éviter les sanctions, alors qu'ils étaient envisagés par la Sarfu comme des minima. Lors d'une tournée des *Springboks* en 2000, le sélectionneur Harry Viljoen annonça tout de go à Chester Williams qu'il ne jouerait plus en équipe nationale, mais qu'il coucherait quand même son nom sur la feuille de match lors d'une rencontre contre l'Angleterre pour respecter le quota officieux. On s'aperçut

¹⁹ Andy Colquhoun, « Cats show new face of South African game », 22 mars 2003.

http://www.iol.co.za/index.php?set_id=6&click_id=4&art_id=qw1048325942329S163.

²⁰ « No quotas by 2003: Sarfu », 11 octobre 2000.

http://www.iol.co.za/index.php?set_id=6&click_id=18&art_id=qw971271301431B262.

que « les joueurs noirs finissaient par se heurter à un plafond de verre »²¹. Le député ANC Tsietsi Louw considérait même qu'il y avait « une stratégie politique délibérée pour maintenir les joueurs noirs là où ils sont »²². De telles déclarations visaient en partie à conforter les populistes du parti et une partie de l'opinion publique souvent prompte à accepter la théorie du complot blanc dans tous les domaines. Sans y voir la main de comploteurs racistes, il est toutefois possible d'évoquer pour le moins un « blocage mental », une « absence de confiance » chez beaucoup d'entraîneurs, comme la chose est parfois présentée de façon édulcorée.

D'autres limites sont tout aussi évidentes. Dans les premiers temps, en l'absence d'un réservoir suffisamment profond, certains joueurs ont été retenus alors qu'ils n'étaient effectivement pas au niveau, et les conséquences ont parfois été très douloureuses. Malgré les bonnes intentions des programmes de discrimination positive, des termes tels que « joueur en développement », « (joueur de) quota », « mérite subjectif », etc., ont paradoxalement flétri des hommes au fer de la « transformation », au lieu de les valoriser. Tel fut le cas d'Owen Nkumane, qui joua quatre matches amicaux pour les *Springboks* mais pas un seul *test match*, poussé trop vite, trop jeune, uniquement parce qu'il était noir. Il mit un terme à sa carrière de joueur à 25 ans, sans jamais avoir pu exprimer son potentiel, lassé de la pression et usé par les blessures. Enfin, la discrimination positive lèse par définition ceux qui font partie du groupe considéré comme favorisé, en l'occurrence les joueurs blancs. En 2000, Jake White, alors entraîneur des *Natal Sharks*, affirma que son ailier, Stefan Terblanche, n'avait pas été retenu en équipe nationale en raison des quotas, et non parce qu'il était moins bon que les trois Métis placés devant lui²³.

²¹ Rian Oberholzer, directeur exécutif de la Sarfu. Gavin Rich, « Get real or get out, Sarfu to tell Mains », 20 mai 2000.

http://www.iol.co.za/index.php?set_id=6&click_id=4&art_id=ct20000520192225493S56272.

²² « MPs demand more black Boks. », Mariette Le Roux, 13 juin 2007, <http://twf.com.au/showthread.php?t=8370>.

²³ Chris Hewett, « Terblanche is victim of quotas. », *The Independent*, 25 mai 2000.

Des « quotas » aux « objectifs »

Les quotas obligatoires ont été suffisamment inefficaces pour que la Sarfu décide de les suspendre officiellement, tout en reconnaissant néanmoins que, sans eux, les choses auraient peu changé. Le ministre des Sports, Makhenkesi Stofile, les avait d'ailleurs définis comme « un mécanisme de transition »²⁴, expression proche de celle employée par la Sarfu (« mesure de court terme »²⁵). Dès son élection en décembre 2003, le nouveau président de la Sarfu, Brian van Rooyen, en annonça donc l'abolition. « C'est une imposture de croire que la transformation consiste à appliquer des quotas. Quand il a été introduit au début des années 90, ce système était un outil, mais il faut reconnaître qu'il a lamentablement échoué²⁶. » Ils sont remplacés par des « objectifs » (*targets*), dont la seule différence tient à ce que l'obligation légale devenait pression morale :

Officiellement, il n'y a plus de quotas... mais nous savons que les équipes sont bien obligées de faire jouer des Noirs sinon elles auront l'air idiot... Par ailleurs, il est positif que ces joueurs ne soient plus étiquetés comme faisant partie d'un quota, mais qu'ils soient choisis pour leurs qualités de rugbymen²⁷.

Lors du Super 12 en 2006, la fédération en revint au *gentleman's agreement* par lequel chaque équipe devait inclure au moins huit joueurs noirs dans son effectif de trente joueurs, dont six dans les vingt-deux sur la feuille de match et quatre sur le terrain en permanence, si bien que quarante Noirs — le strict minimum — furent inclus dans les cinq équipes. L'ambiguïté ressurgit aussitôt : Stéphane Pretorius, directeur exécutif des *Bulls*, mis sur la sellette après qu'un match se fut terminé avec un seul Noir dans son

²⁴ Sheena Adams, « Sports quotas no longer required », *Cape Argus*, p.7, 29 mai 2004.

²⁵ *Vision 2005*, Sarfu, Le Cap, 2004.

<http://www.sarugby.net/default.asp?cId=7548>.

²⁶ « SA rugby quota system to stop », 6 décembre 2003.

http://www.kickitout.org/news.php/news_id/1541.

²⁷ Oregan Hoskins, président de la Sarfu. Brenden Nel, *Pretoria News*, p.1, 27 mai 2006.

équipe, se défendit ainsi : « Nous nous étions mis d'accord sur des objectifs, pas sur des quotas rigides »²⁸.

Les quotas ayant plus ou moins échoué, l'effort était censé se déplacer vers l'investissement dans la formation des joueurs, dans celle des entraîneurs et dans la création de terrains. En 2005, le gouvernement entendit accélérer l'accès de la population au sport dans le cadre d'un « programme de développement et de transformation » qui comprendrait des « objectifs » quantitatifs à atteindre dans un délai fixé en fonction des moyens alloués. Selon Moss Mashishi, président du comité olympique sud-africain (Sascoc), « il faut une approche systématique et scientifique du problème pour l'arracher aux considérations émotionnelles²⁹ ». Cette rationalisation du discours s'incarna dans l'adoption par la Saru³⁰ en mai 2006 d'une « charte de transformation...étayée par des données scientifiques », fixant pour objectif au rugby de veiller à « l'application simultanée de l'universalité et du mérite jusqu'à ce que la situation soit normalisée », « dans l'intérêt à long terme de la stabilité sociopolitique, du bien-être économique et de la compétitivité générale³¹ » de la nation. Le document affirmait la nécessité de sortir de l'étroitesse des quotas visant des résultats quasi immédiats et inscrivait la transformation du rugby dans une démarche beaucoup plus large, concernant la vie de toute la nation. Le document se fondait d'ailleurs sur les grands moments de l'histoire contemporaine sud-africaine, et citait des textes des présidents N. Mandela et T. Mbeki, les grands principes fondateurs de la Nouvelle Afrique du Sud (réconciliation, transformation, *ubuntu*...), ainsi que la Constitution. La politique des quotas ou des objectifs n'était d'ailleurs que l'extension au sport de la politique de l'emploi du gouvernement de l'ANC, incarnée dans le *Black Economic Empowerment* (BEE), puis le *Broad Based Black*

²⁸ Brenden Nell, « Bulls reject racial nuance claims », 23 mars 2006, *Pretoria News*, p.22.

²⁹ Lindsey Arkley, « Transformation plan for all sport », *Pretoria News*, 6 avril 2005.

³⁰ Nouveau nom de la fédération depuis 2005.

³¹ Brenden Nel, « Charter promises more black rugby players », *Pretoria News*, p.1, 27 mai 2006. *South Africa, Rugby Union's Broad-Based Transformation Process and Charter*, Sarfu, Le Cap, juin 2006, p.2.

<http://images.supersport.co.za/SARUTransformationCharterJune2006.doc>

Economic Empowerment (BBBEE), qui vise à modifier la composition raciale du monde du travail pour la rapprocher de celle de la population en favorisant l'embauche des « populations historiquement désavantagées ». Ainsi, chaque entité rugbystique (club, province, école...) allait devoir remplir une « fiche de notation » (*scorecard*) sur laquelle elle devrait renseigner des rubriques (représentation raciale dans les équipes et les structures fédérales et des clubs, formation des joueurs et des entraîneurs, accès aux équipements, rôle dans la « communauté » etc.) attribuant des points en fonction d'« objectifs de performance » (*performance targets*) préétablis, et dont le total permettrait d'évaluer les progrès en matière de transformation. Cette fiche était identique à celles que devaient remplir toutes les entreprises du pays au terme de la loi sur le BBBEE de 2003 pour mesurer l'état d'avancement de la transformation en leur sein. La « normalisation » s'appliquait aussi aux clubs de rugby professionnels, entreprises comme les autres devant se plier aux règles du droit commun.

Selon la Charte, l'élargissement de la base, c'est-à-dire la popularisation du rugby, était essentiel à sa survie. Après l'Angleterre, l'Afrique du Sud est le pays du monde comptant le plus grand nombre de licenciés (plus de 510 000 en 2007, selon la fédération internationale), il existe donc un potentiel, mais plusieurs obstacles se dressent. Ainsi, en l'absence de bourses en nombre suffisant, peu de jeunes Noirs se voient offrir la chance d'entrer dans les célèbres écoles privées du pays qui ont produit des centaines de grands joueurs. Les difficultés financières, qui touchent comparativement beaucoup plus les Noirs, ont un impact négatif sur les joueurs, dont beaucoup n'arrivent pas à percer par manque de moyens donnés à leurs clubs, mais aussi parce qu'ils n'ont pas les ressources financières pour se lancer dans une carrière aléatoire, et arrêtent le rugby pour gagner leur vie. Le rugby n'est pas encore en mesure d'être vu par les populations noires comme un moyen d'ascension sociale. Pour ne pas perdre en route trop de jeunes Noirs et Métis, la fédération assure depuis 2008 un suivi beaucoup plus serré de ses internationaux juniors. Le risque n'est donc pas tant numérique que qualitatif ; qu'on les appelle quotas ou objectifs, ils sont insuffisants sans accompagnement.

De la « représentativité » des équipes d'élite

Les politiques rappellent ses obligations au rugby chaque fois qu'un incident ou une polémique éclate. Le ministre des Sports Ngconde Balfour déclarait en septembre 2000 que l'État interviendrait si les provinces ne se disciplinaient pas en matière de représentativité³². En février 2002, il annonça l'intention du gouvernement de voter une loi imposant la discrimination positive dans les sports collectifs, mais elle ne vit jamais le jour. Butana Komphela, président du comité parlementaire chargé des sports, affirmait en 2007 que « le sport ne peut rester en marge des impératifs de redistribution du pouvoir [*empowerment*] et de la transformation »³³. Quid alors du sommet de la pyramide ? Pour beaucoup de gens, le rugby sud-africain, c'est d'abord sa magnifique vitrine, les *Springboks*, qui ne firent jamais l'objet de quotas officiels. Pour autant, cette sanctuarisation de l'équipe nationale ne l'exonère pas de l'exigence de transformation. Elle est même la première concernée en tant que vitrine du rugby national ; en un sens, toute cette politique n'a pour objectif ultime que la modification de la composition raciale des *Springboks*. La voie est tracée : en septembre 1999, le président Nkanunu déclarait que l'équipe nationale serait « véritablement » représentative « dès 2000 ». Son successeur considérait qu'il pourrait y avoir « quinze joueurs noirs en 2011³⁴ » et ne comprenait pas pourquoi les *Springboks* ne comptaient pas une proportion de 70% de Noirs et Métis, comme chez les licenciés. Butana Komphela, tenant d'une ligne radicale, réaffirma le credo de départ : « Par principe, nous ne pouvons tolérer une équipe qui ne reflète pas la réalité de l'Afrique du Sud pour représenter le pays »³⁵. Il mit une pression politique sur le premier entraîneur non-blanc des *Springboks*, Peter de Villiers, accusé de « blanchir » l'équipe en juin 2008 pour un match contre les All Blacks, qui « doit se rendre compte qu'il sera

³² Ngconde Balfour, « Media briefing by the minister of sport and recreation », conférence de presse, ministère des Sports et des Loisirs, 22 septembre 2000.

³³ « Springbok quota row escalates », BBC, 12 juin 2007.

³⁴ Angela Quintal, « Boks could be all black by 2011 », *Daily News*, p.3, 20 janvier 2005.

³⁵ *Beeld*, 2 avril 2008.

jugé à l'aune de sa capacité à transformer l'équipe et à la rendre vraiment représentative de la population pour la Coupe du monde 2011 »³⁶. Juste avant la Coupe du monde 2007, Komphela menaçait aussi de confisquer les passeports des joueurs en raison du manque de représentativité raciale (il voulait au moins six joueurs de couleur), ce qu'il ne pouvait légalement faire.

Le document de politique générale de la Sarfu affirme que la transformation doit s'appliquer « au personnel de SA Rugby [le bras commercial de la fédération] qui doit refléter les équilibres démographiques du pays, ainsi qu'aux équipes pour lesquelles l'accent est mis sur la création de possibilités visant à assurer la représentativité [démographique] à tous les niveaux »³⁷. Cette formule absconse indique la nécessité de donner aux Noirs la chance de percer en équipe nationale. Or si la politique des quotas s'inspire du principe démographique selon lequel la composition des équipes devrait refléter la réalité statistique de la population, doit-elle s'appliquer aux équipes nationales ? Si l'on suit ce raisonnement, une équipe « normale » devrait refléter la composition de la population et comporter 80% de Noirs, 10% de Blancs et autant de Métis, soit en arrondissant 13 joueurs noirs, un blanc et un métis. Or, on observe exactement le contraire (voir figure 2). Depuis 1992, 216 joueurs ont disputé au moins un *test match*, dont 180 Blancs (83,3%), 22 Métis (10,2%) et 16 Noirs (7,4%), et les Blancs représentent plus de 87% des sélections³⁸. Certes, la proportion de sélections accordées aux Noirs et aux Métis passe de 0% en 1992, à 10% en 1999, et presque 25% en 2008, mais deux creux sont révélateurs, en 2003 et 2007, années de Coupe du monde, ce qui démontre la tendance des sélectionneurs à se rassurer avec certains joueurs blancs pour les matchs importants.

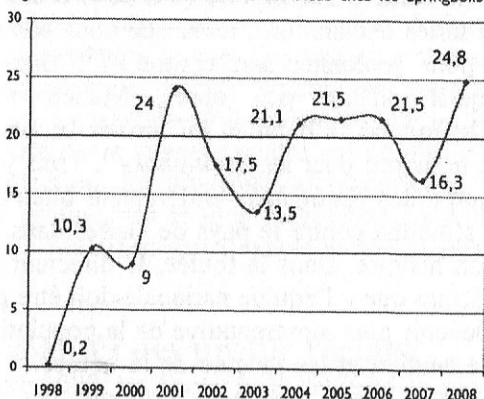
³⁶ Duncan Johnstone, « Boks coach hammered for whitening team », *RugbyHeaven*, 13 août 2008, <http://twf.com.au/showthread.php?t=18185>.

³⁷ « Vision 2005 », Sarfu, 2004.

<http://www.sarugby.co.za/default.asp?cId=7548>.

³⁸ Toutes les statistiques sur les Springboks sont valables à la date de janvier 2009. Elles ont été calculées par l'auteur à partir des bases de données <http://www.genslin.us> et <http://www.sarugby.net>. Plusieurs joueurs ayant disputé des matchs amicaux non comptabilisés comme sélections à part entière, lors de deux tournées en 1998 et 2000, ne sont pas pris en compte.

Figure 2 - Sélections des noirs et des métis chez les Springboks (%)



Nick Mallett, premier entraîneur national à sélectionner un « non-blanc », si on excepte Chester Williams, fut aussi le premier à être véritablement pris entre le marteau de la discrimination positive et l'enclume du résultat : « Il est important de conserver une culture de la victoire dans ce processus [de transformation] »³⁹. Fidèle à la notion de mérite, il écarta Breyton Paulse, l'un des deux seuls non-blancs des vingt-six présélectionnés, auteur pourtant de trois essais pour sa première sélection deux semaines plus tôt, pour une rencontre au pays de Galles, à quelques mois de défendre le titre mondial conquis quatre ans plus tôt, et déclara qu'il n'avait « pas d'ordres à recevoir à ce sujet. [...] Je n'ai pas l'intention de contribuer à une simple opération d'habillage ». Selon lui, c'était aux provinces d'amener les joueurs au niveau international pour leur permettre d'être sélectionnés sur la base du seul mérite sportif, car sans réservoir suffisant, les *Springboks* pouvaient difficilement être « représentatifs ». John Ncinane, député de l'ANC et membre du conseil exécutif de la Sarfu, répondit que « les *Springboks* sont une équipe nationale et devraient être gérés dans l'intérêt de tous ». Autrement dit, s'il n'existe aucune obligation contractuelle, il en

³⁹ « Mallett sees merit in 'merit with bias' policy », *Daily Dispatch*, 14 janvier 1999, <http://www.dispatch.co.za/1999/01/14/sport/RUGBY.HTM>.

existe de politiques, le chantage au renvoi étant d'ailleurs à peine voilé en cas de refus d'obtempérer (« Il se tire une balle dans le pied avec de telles déclarations, alors que nous sommes en pleine négociation pour prolonger son contrat »)⁴⁰. Dans un message d'excuses qu'il diffusa peu après, Mallett maintint qu'il soutiendrait les quotas, s'il fallait en arriver là, pour les équipes provinciales, mais pas pour les *Springboks*⁴¹. Trois jours plus tard, c'est une équipe des *Springboks* entièrement blanche, la dernière en date, qui s'inclina contre le pays de Galles dans l'un des pires matchs de son histoire. Dans la foulée, le directeur exécutif de la fédération déclara que « l'équipe nationale doit être perçue comme en train de devenir plus représentative de la population⁴² » et qu'il avait informé Mallett et les joueurs de la nécessité de répondre à cette attente, mais... sans aller jusqu'à imposer des quotas. Seul le Métis Paulse joua les trois matchs suivants, qui se solderont par autant de défaites. Mallett emmena quatre Métis et aucun Noir à la Coupe du monde 1999.

En 2004, les *Springboks* disputèrent cinq rencontres dans les îles Britanniques puis en Argentine, dans un contexte tendu, car beaucoup d'observateurs étaient persuadés que l'entraîneur emmènerait au mieux cinq Noirs et Métis. À la surprise générale, Jake White en prit onze, soit un tiers de son effectif de trente-trois joueurs, proportion bien supérieure à tout ce qui avait existé jusque-là. Cependant, une analyse des chiffres de cette tournée tempère tout enthousiasme : six joueurs sont titulaires à toutes les rencontres, et trois autres le sont dans quatre matchs sur cinq : tous sont blancs. Seuls deux Métis sont titularisés trois fois, et ils n'entrent pas en jeu dans les deux autres matches. En revanche, huit Noirs et Métis sont titularisés dans les deux matchs contre les

⁴⁰ Eric Ntabzalila, « Mallett stirs up storm, 23 juin 1999 ».

http://www.iol.co.za/index.php?set_id=6&click_id=4&art_id=ct1999062300010696M430778.

⁴¹ « Apologetic Mallet sticks with merit », 23 juin 1999.

http://www.iol.co.za/index.php?set_id=1&click_id=13&art_id=ct19990623213014494R254280.

⁴² Gavin Rich, « Rain and race-rows hang over Wales test », 25 juin 1999.

http://www.iol.co.za/index.php?set_id=6&click_id=4&art_id=ct19990625214020420P430996.

équipes réputées les plus faibles (Écosse et Argentine), cinq seulement lors des trois premiers matchs réputés plus durs (Galles, Irlande, Angleterre)⁴³. En moyenne, Noirs et Métis jouent dans deux fois moins de matchs que les Blancs (1,8 match contre 3,5). À eux cinq, les joueurs noirs disputeront cinq matchs, deux seulement comme titulaires. Le seul joueur à ne pas disputer un seul match est un ailier noir, qui devra attendre quatre ans de plus pour connaître sa première sélection. En moyenne, alors qu'ils ne forment que deux tiers du groupe, les Blancs représentent environ 80% des sélections et des titulaires, soit l'exacte moyenne observée depuis 1992.

Mythes et réalités des profils raciaux

Le 22 novembre 2008, les *Springboks* battirent un record avec huit Noirs et Métis sur la feuille de match et, par le jeu des remplacements, alignèrent pour la première fois une première ligne entièrement noire (Mujati, Ralepelle, Mtawarira) en fin de rencontre. « En un instant, plusieurs mythes raciaux se sont écroulés, commenta le *Times* de Londres. Comme celui qui veut que les Noirs souffrent de malnutrition depuis l'enfance, ce qui les empêche de pratiquer un sport aussi exigeant que le rugby. Ou mon préféré : les Noirs ne peuvent fournir que des joueurs fins et rapides aux lignes arrières, certainement pas des joueurs de première ligne costauds⁴⁴. » Pourtant, les compositions des équipes semblent indiquer que ces stéréotypes demeurent bien vivants. La première remarque renvoie au cliché selon lequel les Noirs, ayant nécessairement souffert de malnutrition dans leur enfance du fait de la pauvreté intrinsèque à leur condition, auraient des retards de développement physique, et donc une incapacité à jouer au rugby, notamment parmi les avants, qui se doivent d'avoir des capacités de dureté et d'endurance. Or on constate que, sur les trente-six

⁴³ Breyton Paulse avait dénoncé cette tendance un an plus tôt : « On dirait que pour les gros matchs, les Noirs sont écartés. J'ai l'impression que les entraîneurs préfèrent se fier à un Blanc ». « Springbok winger slams SA coach », 30 novembre 2003.

http://www.kickitout.org/news.php/news_id/1547.

⁴⁴ Jonathan Jensen, « Small miracles bring big changes », *The Times*, 11 décembre 2008.

Noirs et Métis ayant joué pour les *Springboks* depuis 1992, seuls quatorze sont des avants (36,8%), dont six seulement avant 2004, un déséquilibre qui mena la Sarfu à envisager un temps des quotas spécifiques pour les avants⁴⁵. Vingt-deux des sélectionnés sont des arrières (58%), dont dix jouent ailier (28%). En 2006, trente et un des quarante Noirs et Métis des équipes du Super 14 étaient des arrières (77,5%). Quinze ans après l'unification, l'équipe championne du monde en 2007 ne comprenait encore que deux joueurs non-blancs : deux ailiers. Dans le milieu du rugby, une boutade veut qu'on place à l'aile les moins bons parce que c'est à ce poste qu'on nuit le moins à l'équipe en cas d'erreur. Il se trouve qu'en Afrique du Sud, ce sont des Noirs et des Métis. Si l'on ajoute que ceux-ci occupent souvent ces postes depuis leurs jeunes années, on obtient ce qui a été surnommé le « syndrome des deux ailes noires »⁴⁶, qui suscite depuis quelques années, « la plaisanterie suivante : les *Springboks* devraient s'appeler les Mouettes, un corps tout blanc avec deux ailes noires »⁴⁷.

Cette surreprésentation semble donc corroborer le deuxième stéréotype souligné par le *Times* selon lequel les Noirs ne peuvent jouer ailleurs qu'à l'arrière du fait de leurs « qualités naturelles » de vitesse et de vivacité. Quant aux 39% d'avants, ce sont surtout des piliers (22% du total). Ailiers et piliers forment 55% de l'ensemble pour un tiers des postes sur le terrain. Ceci correspond à un phénomène dénommé *stacking* étudié sous d'autres latitudes, aux États-Unis notamment, qui veut que, dans les sports d'équipe, certaines catégories humaines (comprendre « raciales » ou « ethniques ») sont « empilées » (*stacked*) à certains postes, parce que leurs représentants sont perçus comme plus aptes que d'autres à effectuer certaines tâches du fait de leurs dispositions génétiques⁴⁸. Dans le rugby sud-africain, on constate ainsi que les

⁴⁵ Stephen Nell, « Sarfu may enforce 'forward quota' in Cup », 10 octobre 2000. http://www.iol.co.za/index.php?set_id=6&click_id=18&art_id=ci20001010185509361R230341.

⁴⁶ « Racism discussed in parliament », 29 mai 2006.

http://www.news24.com/News24/Sport/Rugby/0,,2-9-838_1941533.00.html.

⁴⁷ « Strains show as nation cheers on the Boks », *The Observer*, 20 octobre 2007.

⁴⁸ Ceci a été observé à propos du poste de quarterback en football américain, position jugée centrale de stratège nécessitant des qualités intellectuelles que les Noirs sont considérés comme n'ayant pas. Voir l'ouvrage de Jay Coakley, *Sports*

Blancs occupent beaucoup plus souvent les positions « centrales » ou « de pouvoir », Noirs et Métis les positions « périphériques » ou « d'exécution », comme une reproduction de la structure sociale ségrégative qui a si longtemps prévalu en Afrique du Sud. Peu de Noirs jouent au poste clé de l'ouverture, celui où l'on influe le plus directement sur le jeu, celui qui requiert des qualités de « leadership, d'intelligence et de contrôle de soi⁴⁹ ». Les statistiques des sélections confirment que Noirs et Métis sont notoirement sous-représentés (moins de 20%) parmi les cinq postes parfois définis comme la « colonne vertébrale » d'une équipe de rugby (talonneur, troisième ligne centre chez les *Springboks*, demi de mêlée, demi d'ouverture, arrière). Aucun Noir ou Métis n'a même jamais encore joué demi d'ouverture ou troisième ligne centre. Le plafond de verre semble incassable. Le nombre relativement important de Noirs jouant pilier, ce colosse réputé pour sa force brute (1,85m, 110 kilos minimum chez les professionnels), renvoie à un autre stéréotype raciste, celle de la sauvagerie du Noir, qui vient s'opposer à l'intelligence du Blanc, et illustre une fois de plus l'antagonisme entre nature et culture, barbarie et civilisation, instinct et intelligence.

Si la surreprésentation blanche vient confirmer une situation qu'on pouvait subodorer, un autre constat plus surprenant tient à la différence de traitement entre Noirs et Métis, qu'on aurait tendance à considérer comme égaux dans l'inégalité. En fait, les Métis semblent « plus égaux » que les Noirs. Douze des treize Noirs et Métis les plus sélectionnés depuis 1980 sont métis, et les Métis ont été sélectionnés en moyenne 18 fois (soit la même moyenne que les Blancs !) contre 6,5 pour les Noirs. Ceci tendrait à valider deux hypothèses :

1) les Métis, plus « proches » culturellement des Afrikaners et détenteurs d'une tradition rugbystique reconnue, seraient plus

in Society: Issues and Controversies, 10^{ème} édition, Boston, McGraw-Hill, 2008. L'Afrique du Sud se distingue en ce qu'elle entend aller à l'encontre de cette tendance par volontarisme politique.

⁴⁹ Joseph Maguire, « Sport, Racism and British Society: A Sociological Study of England's Elite Male Afro/Caribbean Soccer and Rugby Union Players », *in Sport, racism and ethnicity*, Jarvie, G. (dir.), Londres, The Falmer Press, 1991, p.99.

« acceptables » dans le rugby blanc. Comme sous l'apartheid, ils sont dans une position de « groupe intermédiaire », faisant le lien entre Blancs et Noirs ;

2) les Noirs, peu utilisés, sont sélectionnés pour faire le nombre. C'est en 1998, soit sept ans après l'unification des différentes fédérations, qu'un Noir, Owen Nkumane, porte enfin le maillot vert pour quatre matchs amicaux, mais il ne jouera jamais le moindre *test match*. Les Noirs, plus encore que les Métis, sont proportionnellement peu employés lors des matchs contre les meilleures équipes et plutôt lancés dans le grand bain contre des équipes de seconde zone, sans être rappelés pour les rencontres importantes. En 1999, lors de la Coupe du monde, l'ailier Kaya Malotana devint le premier Noir à connaître une « vraie » sélection, face à l'Espagne, l'une des plus faibles équipes de la compétition. Ce sera la seule de sa carrière.

Des différences apparaissent aussi vis-à-vis des postes répertoriés dans une équipe de rugby. Ainsi, sept des dix postes ont été occupés au moins une fois par des Métis, qui sont de plus surreprésentés dans les lignes arrières (18 des 22 sélectionnés, soit 82%). Les Noirs n'en ont occupé que quatre, dont trois à l'avant (10 sur 16), avec une surreprésentation des piliers (6 des 16 Noirs contre seulement 2 Métis). Leur point commun est leur tradition à l'aile désormais proche de l'emploi de théâtre (6 joueurs de chaque côté). Ce qui est dérangeant, c'est que ce qui semble tenir du stéréotype est confirmé par les statistiques. Ces chiffres sont-ils le fait de préjugés raciaux persistants ou y a-t-il effectivement plus de grands costauds chez les Afrikaners ? Oui, si l'on en croit Nick Mallett, *coach* de l'équipe nationale de 1997 à 2000, qui affirmait, quelques jours après le triomphe mondial des *Springboks* en 2007, que si les Afrikaners dominaient, c'était pour des raisons génétiques :

Il est temps de comprendre que ce n'est pas une question d'individus : le rugby est un sport où excellent les grands costauds rapides. Sans ces qualités physiques au départ, c'est très difficile... Je ne sais pas d'où ça vient, mais le groupe culturel afrikaner [*sic*] semble produire des gens dont le patrimoine génétique est monstrueux [*freakish*]. [...] Ce n'est pas du racisme s'ils jouent et

pas les Noirs. Ce n'est pas plus raciste que de constater que les joueurs issus des îles du Pacifique dominent les lignes arrières en Nouvelle-Zélande. En Nouvelle-Zélande, beaucoup de joueurs dits blancs arrêtent le rugby parce qu'ils en ont marre de se faire écrabouiller par eux⁵⁰.

De tels commentaires essentialistes, influencés par un darwinisme social décomplexé, contribuent à enraciner les stéréotypes qui justifient ensuite pratiques et comportements racistes. C'est pour les combattre que l'ANC réitéra son soutien aux quotas, car maintenir le *statu quo* « reviendrait à admettre que les Blancs sont prédisposés à mieux jouer au rugby que les autres »⁵¹.

Conclusion

Il est incontestable que, grâce aux quotas, un certain nombre de rugbymen noirs et métis se sont vus offrir une chance de jouer au niveau provincial et international qu'ils n'auraient jamais eue sans cette promotion accélérée. Certains se sont révélés, comme Deon Kayser, dont Nick Mallett avoua qu'il « ne l'aurait jamais pris s'il n'avait pas été noir »⁵², alors qu'il « n'avait jamais déçu sous le maillot des *Springboks* ». Pourtant, en 2006, le président du comité olympique dressait un constat d'échec de la politique sportive du pays : « Ce sont surtout des athlètes blancs qui représentent l'Afrique du Sud, ce qui prouve l'échec de la transformation dans beaucoup de fédérations »⁵³. Pour autant, la fonction d'une équipe nationale est-elle de représenter les équilibres démographiques du pays ? Jusqu'où le volontarisme politique peut-il aller pour y parvenir ? Est-ce le rôle d'un gouvernement démocratique de dire qui doit jouer ou pas dans telle équipe ? Si dans une démocratie libérale comme l'Afrique du Sud la citoyenneté doit être

⁵⁰ Gavin Rich, « Afrikaners dominate rugby due to genetics », *Pretoria News*, p.21, 10 novembre 2007.

⁵¹ Deon de Lange, « ANC pushes for quotas », *Pretoria News*, p.2, 6 sept. 2008.

⁵² Gavin Rich, « Mallett gives quotas a thumbs up », 1 avril 2000.

http://www.iol.co.za/index.php?set_id=6&click_id=18&art_id=ct20000401203729124B412276.

⁵³ Moss Mashishi, *SASCOC President's Corner*, 2 août 2006.

<http://www.sascoc.co.za/article.asp?id=186631>.

indifférente à la couleur de peau, pourquoi alors rejeter l'idée qu'une équipe entièrement blanche puisse représenter un pays qui ne l'est pas à 90% ? Un passeport national n'est-il pas suffisant ? Plus largement, le rugby peut-il — doit-il — être un laboratoire de la construction nationale ?

Les quotas officiels ont disparu, mais la discrimination positive n'est pas pour autant jetée aux orties. La nomination de Peter de Villiers, un Métis, au poste d'entraîneur national en 2007, malgré un CV et une expérience limités, revêt une grande importance. En atteignant symboliquement le sommet du rugby national, il inverse la relation de domination qui prévalait jusqu'alors ; c'est lui désormais qui, depuis sa position, donne ses ordres à tous, y compris aux rugbymen blancs. La transformation dans le rugby questionne donc l'héritage de l'apartheid et son entreprise d'« ingénierie raciale », car les autorités du rugby agissent elles aussi artificiellement sur les équilibres raciaux, même si la justification morale est incontestable. De plus, la société sud-africaine a été tellement racialisée qu'il lui est encore impossible de ne pas raisonner en termes de couleur(s). L'ancien président de l'ANC Terror Lekota dénonçait ce trait hérité de l'apartheid : « Combien de temps allons-nous encore parler de nous-mêmes en fonction de la couleur ?⁵⁴ » Le rugby joue toujours avec les codes et la classification de l'apartheid, avec ses valeurs, ses pratiques et ses symboles. Les Noirs et les Métis sont toujours considérés comme différents, ils font partie du « quota », ils sont « en développement ». Si les mentalités n'évoluent pas profondément, la situation aura du mal à s'améliorer. Selon la Charte de transformation de la Sarfu, l'un des problèmes principaux « sera de faire prendre conscience à ceux qui ont bénéficié des conditions du passé que la reconnaissance des injustices n'est qu'un aspect des choses, et qu'il faut en plus une intervention directe pour transformer la société sud-africaine⁵⁵ ». La mouette pourrait projeter encore longtemps son ombre bicolore sur le springbok bondissant.

⁵⁴ Makhudu Sefara et Jermaine Craig, « Job and sport quotas will not be dropped », *The Star*, p.1, 7 juillet 2004.

⁵⁵ *South African Rugby Union's...Charter*, op. cit., p.28.

incarnait un peu plus l'ignominie de l'apartheid. Ce sport demeure aujourd'hui l'un des derniers motifs de fierté de la communauté afrikaner, ce qui explique en partie pourquoi l'entreprise d'imposition des valeurs et des pratiques de la « Nouvelle Afrique du Sud » y est particulièrement sensible.

En Afrique du Sud, la plupart des sports sont marqués au sceau de la « race », au point que l'association entre une communauté et sa discipline favorite relève de la tautologie. En 2004, 94% des Noirs plaçaient le football en première position de leurs sports préférés, tandis que le rugby arrivait en tête pour 84% des Blancs, et le cricket pour 77% des Indiens et 60% des Métis⁴. Le rugby est non seulement largement ignoré, mais franchement rejeté par les Noirs, sauf dans l'ancienne province du Cap, où beaucoup de Métis et de Xhosas y jouent depuis longtemps. Le sport étant un domaine éminemment sensible et populaire, il était logique que le politique tente d'influencer la définition, tant symbolique que concrète, de la nation par ce biais. Mais pourquoi le rugby a-t-il été considéré par les élites politiques comme un lieu fondamental d'application de la transformation, qui consistait à offrir aux « communautés historiquement désavantagées » la possibilité de rattraper leur retard de développement ? Pourquoi continue-t-il à interroger si profondément la définition de la nation ? La faible popularité du rugby hormis chez les Blancs pourrait démontrer en creux que c'est avant tout pour « punir » les Afrikaners que le rugby a été ainsi « visé » ; il est évident que faire plier l'un des derniers bastions blancs pouvait être vécu comme une victoire symbolique. Néanmoins, il ne faut pas sous-estimer la simple force du message de la « construction nationale » que la fédération sud-africaine de rugby, la Sarfu, intègre à partir de 1999 : « Le rugby ne peut rester à l'écart du processus de transformation »⁵. Il doit contribuer à l'apparition de la « nouvelle citoyenneté ».

⁴ Ipsos Markinor.

<http://www.bizcommunity.com/PressOffice/PressRelease.aspx?i=170&ai=5077>

⁵ Rian Eberholzer, directeur exécutif de la Sarfu. Cité par Barry Glasspool, « SA rugby bosses lay down the law », 29 juin 1999.

http://www.iol.co.za/index.php?set_id=6&click_id=4&art_id=ct19990629222017753R230557.